

même à Mr. Antoine PESCATORE*) d'ici que vous recevrez chez un marchand italien de Mannheim nommé Angelo moyennant d'une reconnaissance de votre part. Je vous exhorte de changer d'idée pour passer dans un régiment allemand au service de France. Votre fortune dépendra de votre application et de votre conduite. »

Ayant lu cette lettre, le fils éclata d'un fou rire en constatant la crédulité de son père et en songeant que jamais celui-ci n'aurait cru un Luxembourgeois qui lui eût dit qu'il avait vu son fils à Turin ou à Milan. Il se compara aux jeunes oiseaux qui, pour tromper leurs parents, voltigent plusieurs fois autour de leur nid natal avant de le quitter définitivement. Toutefois il n'était pas content d'apprendre que le père voulait l'écarter d'une carrière qu'il s'était édue. Il lui écrit immédiatement une lettre qu'il adressa d'abord à son ami Reienrater auquel il avait laissé son cachet.

A la lecture de la lettre d'amour plutôt banale de Charlotte, Merjai se mit à pleurer comme un enfant égaré dans une vaste forêt et cherchant sa mère. Les belles Italiennes ne l'intéressaient plus, les superbes monuments de Turin et de Milan ne lui semblaient plus que des tas de pierres amassées au hasard. Après avoir bu deux tasses de café, il fit une promenade mélancolique à travers un faubourg en songeant toujours à Mannheim et à la charmante Zémire. Quand il entra à l'hôtel, Boudet l'informa qu'il devait partir pour Chambéry. Il l'engagea à l'y accompagner pour aller de là à Paris par Lyon. Mais le Luxembourgeois voulait rentrer le plus tôt possible à Mannheim. Du reste, il était fort enchanté de la ville de Turin avec ses rues bien larges qui semblaient aussi belles que celles de Mannheim, et de ses habitants qu'il trouvait plus loyaux et plus gais que les autres Italiens. Il connaissait déjà assez bien la langue du pays.

Après le départ de Boudet qui lui avait fait des adieux touchants, Merjai retrouva le capitaine qui avait admiré ses dessins à la plume; celui-ci le présenta à plusieurs camarades parmi lesquels il y avait aussi un collectionneur possédant des médailles romaines fort intéressantes. Le 7 juillet, Merjai retourna une seconde fois au palais royal.

Quand il s'arrêta devant la statue équestre de Victor-Amédée I^{er} qu'il considérait comme un chef-d'œuvre, un garde du corps le fit appeler auprès d'un seigneur bien mis qui lui demanda s'il était le jeune Français qui séjournait depuis quelque temps à Turin. Le Luxembourgeois qui décidément n'avait pas mis beaucoup de temps pour acquérir les allures d'un courtisan accompli répondit qu'après avoir séjourné à Mannheim pour se perfectionner dans la langue allemande et pour acquérir des connaissances dans les beaux-arts et les antiquités romaines, il était très heureux de voir la résidence d'un souverain aux ancêtres aussi illustres que Victor-Amédée III qu'il avait eu le bonheur de voir il y a peu de temps. Trois seigneurs l'introduisirent alors dans une grande salle où il y avait une nombreuse et brillante société.

*) Sur Pescatore, v. l'étude de M. J. Mersch dans le 2. fasc. de la Biogr. Nat.